

Nous partirons avec quarante mille francs, et j'espère bien que nous reviendrons avec cent cinquante mille.

—Eh bien, ne perdons pas de temps, quand partons-nous ?

—Dans trois jours. Nous prendrons le chemin de fer de Lyon, nous traverserons l'Italie et nous entrerons en Autriche par le Tyrol ; comme on ne saurait être trop prudent nous voyagerons séparément jusqu'à la frontière française.

Tout étant bien convenu, les trois complices se donnèrent rendez-vous pour le samedi soir à la gare de Lyon.

L'été est passé. Pendant son long séjour au château, la tranquillité de la famille de Coulange n'a pas été troublée. Cependant les craintes de la marquise ne se sont pas dissipées ; elle garde ses appréhensions. Maximilienne aussi a des heures de tristesse et est souvent inquiète : elle n'a pas oublié les paroles menaçantes de la dame inconnue.

Il y a deux mois que la famille de Coulange est de retour à Paris. Nous touchons aux derniers jours d'automne.

Gabrielle a passé trois mois à Chesnel. Elle est revenue à Paris et a repris possession de son petit logement de la rue Rousselet.

Tout en continuant de surveiller l'habitation du comte de Montgarin, l'inspecteur de police Mouillon, sur le conseil de Morlot, a repris son service à la préfecture.

José Basco, Sosthène de Perny et Armand Des Grolles sont aussi de retour de leur voyage en Allemagne. Nous saurons bientôt s'ils ont ramassé sur les tapis verts, comme ils l'espéraient, la forte somme qui leur était nécessaire pour combler le déficit de la caisse sociale.

Morlot, toujours paré du titre de baron de Ninville, est à l'hôtel Louvois. Il sait que la lutte va bientôt commencer et il se tient prêt pour la bataille.

Morlot a fait son voyage "d'agrément" en Portugal. Il est resté six semaines et il est revenu satisfait de son excursion. Jusqu'à présent, il n'a dit à personne, pas même à Gabrielle, ce qu'il a appris et ce qu'il sait. Or, que sait-il ? Une chose très-importante pour lui. Il sait que le Portugais qui se fait appeler à Paris comte de Rogas n'est pas comte de Rogas, attendu qu'il n'existe pas de comte de Rogas en Portugal.

Voici ce qu'on lui a appris à Lisbonne et au village de Rogas.

Il n'y avait jamais eu, en Portugal, depuis plusieurs siècles, qu'une famille de Rogas, et le nom s'était complètement éteint avec le dernier comte de Rogas, officier supérieur de marine, mort en mer, à bord du navire qu'il commandait. Le commandant de Rogas n'avait qu'une sœur née, comme lui, au château de Rogas. Celle-ci était décédée peu de temps après son frère. Des collatéraux, parents des de Rogas par les femmes, s'étaient partagé l'héritage du frère et de la sœur.

Morlot pouvait supposer que le faux comte de Rogas était au moins un des héritiers du commandant de Rogas ; mais après les renseignements précis qu'il se fit donner sur chacun de ceux-ci, il fut convaincu que le soi-disant comte de Rogas n'était autre qu'un audacieux aventurier.

Comme on le voit, Morlot n'avait pas fait un voyage inutile.

Il ne s'était pas trompé ; sous son masque hypocrite il avait deviné l'aventurier. Et mieux que cela, n'avait-il pas dit de suite : C'est près du comte de Montgarin qu'est le nœud de l'intrigue ; c'est autour du fiancé de Maximilienne que s'agitent les ennemis de la famille de Coulange, et peut être derrière lui qu'ils se cachent.

Toutefois, Morlot n'en était pas arrivé à ne plus froncer ses sourcils, ce qui indiquait chez lui le travail difficile de la pensée.

Il savait à quoi s'en tenir sur le comte de Rogas ; c'était quelque chose, mais ce n'était pas assez. Dans les agissements de cet homme il y avait un mystère. A tout prix il fallait le pénétrer. Pour le moment, il ne pensait pas à Sosthène de Perny ; il s'occuperait de lui plus tard.

Comme précédemment, le comte de Montgarin devenait pour lui un personnage énigmatique. Se croyait-il réellement le parent du Portugais ? Était-il la dupe de ce misérable ? Quel rôle jouait-il dans ce drame mystérieux et sombre ? Était-il un complice plus audacieux encore que les autres, ou bien était-il aussi une victime ?

Plus que jamais il sentait la nécessité d'être prudent. Mademoiselle de Coulange aimait le comte de Montgarin ; Maximilienne se dressait entre son fiancé et Morlot, comme autrefois la marquise entre lui et Sosthène de Perny.

En somme, si Morlot n'avait pas deviné pourquoi on avait tenté d'assassiner le marquis ; s'il en était encore à se demander quel but voulait atteindre le faux comte de Rogas, de complicité avec Sosthène de Perny, il commençait à avoir la certitude que le mariage de mademoiselle de Coulange avec le comte de Montgarin, était l'acte principal du drame mystérieux qui déroulait depuis un an ses péripéties, et dont lui, Morlot, était devenu un des acteurs.

Les choses en étaient là lorsque la situation changea subitement.

De grands affiches, apposées sur les murs de Paris, annonçaient le premier grand bal masqué qui a été donné au nouveau grand Opéra, cette huitième merveille du monde.

Le célèbre Strauss devait conduire l'orchestre.

Un jour, Eugène et Ludovic causaient ensemble.

—Monsieur Eugène, dit ce dernier, vous devez savoir que, samedi prochain, il y a bal masqué à l'Opéra ?

—Oui, tous les journaux en parlent.

—C'est un véritable événement. Cela se comprend : c'est le premier bal masqué au nouvel Opéra. On prétend que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour sera surpassé. Ce sera féérique. Tout Paris voudra admirer ces merveilles. Est-ce que vous n'irez pas, samedi, passer une heure ou deux à l'Opéra ?

—Je n'en ai pas l'intention.

—Je me serais fait un plaisir d'y aller avec vous.

—Un bal public, masqué ou non, pas plus à l'Opéra qu'ailleurs, n'a aucun attrait pour moi.

—En ce cas, monsieur Eugène, n'en parlons plus.

—Mais si vous avez le désir d'aller au bal de l'Opéra, il ne faut pas que ce soit moi qui vous empêche, monsieur de Montgarin.

—Oh ! je n'y tiens pas du tout, je vous assure, répondit Ludovic.

Et ils parlèrent d'autre chose.

Le soir, José Basco demanda à M. de Montgarin :

—Eh bien, mon cher Ludovic, irez vous samedi au bal de l'Opéra avec le comte de Coulange ?

—Non, nous n'irons pas.

—Vous avez tort, mon cher comte, car ce sera fort intéressant, et je suis sûr que si vous aviez proposé au comte de Coulange d'y aller avec lui...

—J'ai fait cette proposition à Eugène.

—Et il n'a pas accepté ?

—Sans doute, puisque samedi nous n'irons pas au bal de l'Opéra. Ah ! ça, de Rogas, vous teniez donc beaucoup à ce que nous allions à ce bal, le comte de Coulange et moi ?

—Oh ! pas le moins du monde !

—Pourtant...

—Qu'est-ce que cela peut me faire, que vous y alliez ou que vous n'y alliez point ! Absolument rien. Je me suis promis de voir ce bal, j'irai certainement samedi à l'Opéra ; il m'aurait été agréable de vous y rencontrer, ainsi que le comte de Coulange, voilà tout.

Un instant après, seul dans sa chambre, José Basco se disait :

—Diable, diable, voilà encore une difficulté que je n'avais pas prévue. Tout est préparé pour samedi et nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut trouver le moyen de forcer le comte de Coulange à aller au bal de l'Opéra.

Le samedi matin, comme Eugène passait rue de Tournon, se rendant à l'Ecole des mines, une vieille femme, vêtue de noir, enveloppée dans un grand manteau, dont le capuchon rabattu lui cachait presque entièrement la figure, l'accosta tout à coup.

Croyant avoir affaire à une mendiante, le jeune homme mit la main dans sa poche pour y prendre une pièce de monnaie.

—Vous êtes M. le comte de Coulange ? lui dit la vieille.

—Oui, répondit Eugène étonné, que me voulez-vous ?

Alors la vieille femme sortit une main d'un pli du manteau et, tendant une lettre au jeune homme :

—Voici ce que je suis chargé de vous remettre.

Machinalement, Eugène prit la lettre.

La vieille, se pencha vers lui, avançant la tête, et lui dit à voix basse, d'un air mystérieux :

—Soyez prudent et discret !

Sur ces mots elle s'éloigna rapidement, laissant le jeune homme immobile sur le trottoir, les yeux fixés sur l'enveloppe de la lettre, qui portait cette suscription :

" Monsieur le comte Eugène de Coulange."

Sa première pensée fut qu'il agirait sagement en déchirant la missive avant de l'avoir lue. Mais un sentiment de curiosité bien naturelle l'arrêta.

—Non, se dit-il, je veux savoir.

On est toujours attiré, entraîné par ce qui est mystérieux.

Tout en marchant, Eugène déchira l'enveloppe, déplia la lettre et lut les lignes suivantes :

" Monsieur le comte,

" Vous aimez mademoiselle Emmeline de Valcourt ; sans aucun doute le bonheur de votre fiancée vous est cher. Si vous voulez conjurer un danger qui la menace, empêcher un malheur qui vous frapperait tous les deux comme un coup de foudre, trouvez-vous ce soir au bal de l'Opéra, à minuit devant le foyer. Là, vous rencontrerez une personne qui désire vous être utile et qui vous dira ce que vous devez faire.

" A ce soir, à minuit.

" Soyez prudent et discret.

" UN DOMINO ROSE."

Comme on le voit, cette lettre de rendez-vous se terminait par les mots prononcés par la vieille femme.

Eugène froissait le papier entre ses doigts frémissants.

—J'aurais bien fait de suivre ma première idée, murmura-t-il ; oui, j'aurais dû déchirer la lettre sans la lire.